

Michel Lenoir

# L'Ultime Combat





*« Dusses-tu vivre trois mille ans et autant de fois dix mille ans, souviens-toi que personne ne perd une autre vie que celle qu'il vit, et qu'il n'en vit pas d'autre que celle qu'il perd. »*

(Marc Aurèle, pensées)

*« Minus afficit sensus fatigatio quam cogitatio. »*

(Quintilien, institution oratoire)\*

---

\* Nos sens sont moins affectés par la douleur physique que par l'imagination.



## Prologue

Chacun au moins s'est déjà posé la question de savoir pourquoi les hommes manifestent du chagrin chaque fois que leur semblable quitte la vie. ? Et plus surprenant encore, pourquoi l'homme en proie au trépas se livre lui-même au combat à l'issue duquel il voudrait se soustraire à la fatalité ; quand la simple idée de passer de vie à trépas le plonge dans une complexion angoissante, dans un état de frustration et d'inquiétude ineffables ?

Conséquemment, nous attribuons les souffrances de la maladie à une éventuelle contre-attaque de ce qui se présente devant nous comme un monstre redoutable ; et nous perdons le contrôle de nous-mêmes, quand celles-ci deviennent sérieuses.

En toute évidence, le plus cruel ennemi de la vie, ne saurait être autre que la maladie. Car c'est elle qui est la véritable cause du triomphe de la mort ; car elle constitue une arme redoutable que dégaine en tout temps cet adversaire pour faire tomber les pauvres

humains. Ainsi, pour que saine soit sa vie, chacun se bat tous les jours contre les assauts de cet invisible ennemi qui ne manque pas de le conduire à l'au-delà. A ce compte, l'homme étant une solitude métaphysique, en tant que telle, il marche seul dans son désert intérieur, et seul, se livre au rude combat que lui oppose sa condition d'homme.

Cependant, se croyant parfois vainqueur, il fait fi du danger et s'oublie dans une fausse extravagance, ou bien s'emploie à de vaines consolations qui n'aboutissent à rien.

Toutefois, durant tout son parcours terrestre, l'homme demeure la cible des tireurs cachés, dont l'un des plus habiles est probablement la maladie. Elle nous réveille du sommeil quotidien dans lequel nous plonge notre vanité humaine. Elle nous torture au plus profond de nous-mêmes, et nous réduit au degré le plus abject de la considération humaine. Elle fait tarir en nous toutes les sources d'énergie, nous vide de toutes nos forces et nous fragilise. Elle nous révèle notre misérable condition d'homme, détruit l'inégalité qui scinde le commun des mortels ; et fait découvrir en nous-mêmes des êtres faibles et éphémères. Aussi nous édifie-t-elle dans le sens de la connaissance de soi et des réalités de notre existence. Car, c'est dans un état de morbidité totale et d'une solitude à outrance, qu'on arrive à mépriser indubitablement le décor périssable de notre corps moribond, à perdre la vanité en nous, à éteindre tous

les artifices soporifiques du corps qui endorment la conscience, et enfin à expérimenter très exactement les affres de la solitude et de la souffrance intérieure.

Ainsi, l'être humain se réalise-t-il, à mesure qu'il se trouve face à cette réalité qui le désole. La maladie constitue donc le plus grand obstacle et le plus cruel ennemi de la vie par-ce qu'elle nous expose à la solitude, aux angoisses et nous livre à la mort.

En effet, tout homme est un être de faiblesse et de grandeur, et la mort lui est toujours redoutable quand elle se présente à lui sous la forme déguisée d'une maladie. Cependant, ce n'est pas ce monstre farouche lui-même qui fait peur en tout cas, mais ce sont les souffrances qui le précèdent et qui, ma foi, rongent et fragilisent la conscience, qui font vaciller les humains. C'est également notre attachement aux biens périssables de ce monde qui plonge notre cœur dans des soucis du trépas. Comment comprendrez-vous qu'un tel, courbé sous le poids de l'âge, puisse se saisir de la peur en se voyant attaquer par des rides et cherche par tous les moyens à s'en débarrasser ? Qu'un autre mise toute sa fortune pour se guérir d'une tumeur ?

Somme toute, au vu de tout ce qui est susmentionné, nous en concluons que le sida en est une belle illustration pour démontrer à quel point la peur de la mort nous ébranle, et à quel point elle est pire que la mort elle-même. Et qui n'a pas éprouvé cette sorte de frayeur face à la mort, ne peut être qu'un homme, soit d'une sénilité avancée frappé par

les infirmités de la vieillesse, soit d'une nature hors du commun, qui a certainement réussi à braver, sans doute par simple convenance, ou alors ingénument, le plus grand obstacle de la vie ; et aussi qui a passé toute son existence à se préparer à affronter cette échéance. C'est certainement un homme qui n'a pas moins le sens commun, qui ne s'est pas moins détaché de toute attraction de la terre. C'est un philosophe. Car dit-Cicéron : « Tota philosophorum vita commentatio mortis est. » Cependant, nous pouvons dissocier la maladie de la mort, et se défaire de toute angoisse, de tout souci, de toute peur... et avec le secours de la médecine, mieux combattre l'une et mépriser l'autre, au moyen de notre pensée positive.

---

\* Toute la vie des philosophes est une préparation à la mort.

## Première partie

### Les signes avant-coureurs

*« Ce n'est pas le jour que tu manges  
l'écureuil que tu attrapes la hernie. »*

(Proverbe bété)



## I

Août n'avait pas encore fait ses adieux. Ses dernières journées de soleil peu à peu laissaient place à des jours sombres, souvent accompagnés de fines pluies qui présagent un long hivernage. Le mois d'août est probablement le mois le plus complexe de l'année. Certains paysans l'appellent le mois de l'équilibre naturel des saisons ; on sème et on récolte en même temps. Tout simplement parce que la pluie et le soleil se le partagent équitablement. Dans les foyers d'Ongola, la capitale du Kamerun, les divertissements des vacances laissaient à mesure que les jours s'écoulaient leur place aux angoisses de la rentrée scolaire. Dans un tourbillon plutôt effervescent, parents et enfants s'évertuaient à préparer une bonne reprise des cours. Chacun se battait ça et là pour assurer la meilleure rentrée. Dans tous les recoins de la ville, on observait une réelle affluence. Le flux des populations devenait grandissant dans les marchés. Même les moins

concernés, ceux qui n'en avaient pas d'enfants s'en mêlaient. On les entendait dire : c'est dure pour cette année... je n'ai même pas encore inscrit mes enfants. » Et l'autre de dire : « je cherche encore de l'argent pour les inscriptions... »

Je n'étais pas restée insensible à ces appréhensions qui embarrassent toutes les familles à l'approche de septembre. Etant en proie à des assauts d'un paludisme récidiviste, j'étais partagée entre les inquiétudes de ma santé, et les foucades de fin de vacances. Pour nous les jeunes, la phobie de la rentrée dont sont victimes nos parents se transforme le plus souvent en simples désirs puérils souvent accompagnés de félicités intérieures. Chacun a toujours une raison qui justifie l'ambiance qu'accompagne ce moment tumultueux. Ainsi le désir de retrouver les amis, les profs et la grande foule du lycée, de même que l'ambiance qui y règne d'ordinaire m'exaltait sans relâche. Tous les souvenirs des années scolaires antérieures revenaient inopinément dans ma tête. Je me rappelais de temps en temps les animations de l'école. Je pensais à longueur de journée à ces journées festives qui accompagnaient les moments forts des différentes fêtes et manifestations qui se déroulaient à l'établissement au cours de l'année : kermesses, soirées culturelles, tout cela renfermait en moi des images inoubliables, qui constituaient tout un monde fabuleux. Les après midis étaient favorables à la navigation vers mon passé. Après le bain généralement pris entre quinze heures et seize heures, j'oubliais parfois même de

m'habiller ; et je me plongeais tout de suite dans ma mémoire. Je pensais à ces soirées culturelles où, en vraie vedette, j'extasiais le public qui venait nous ovationner dans la salle des fêtes du lycée. « Maryl », ainsi m'appelaient-on, incarnait un personnage qui commençait à dominer ma personnalité même.

Durant les deux premiers mois de vacances, quand je finissais mes travaux domestiques, je prenais place devant le petit écran. Là, je passais le restant de la journée à suivre des programmes divers, pendant que mes petits frères se livraient à des jeux dans la cour. Parfois je rassemblais sur la table une pile de magazines que je parcourais l'un après l'autre. Et je rêvais. Et tout devenait gênant.

Au troisième mois, je m'en lassais à force de ne rien faire, je m'impatientais de retrouver l'univers scolaire avec ses multiples glissements, ses multiples surprises. J'avais pour ainsi dire le cafard à chaque fois que je prenais conscience de la situation dans laquelle je me trouvais, et je me replongeais tout de suite dans mes rêveries qui seules, m'apportaient du réconfort. Telle une vraie star, je me revoyais très élégante dans mon pantalon jean parfois déchiré, comme c'était de mode, dos nu balayé par des vagues de cheveux tressés en « rasta » qui serpentaient sur ma tête. Hissée sur les talons qui augmentaient ma taille de près de dix centimètres, je me revoyais microphone en main, interprétant un « zouk love ». Je n'oubliais pas des flashes des photographes qui se combinaient aux

rayons de lumière en couleur et qui me rendaient encore plus éblouissante devant cette foule hilare. J'occupais mon esprit pour éviter les idées noires. Quand j'entrais dans ma chambre, j'esquissais quelques pas de danse devant le long miroir accroché sur le mur juste en face de mon lit, comme si je répétais un ballet.

Je pensais aussi à ces moments de détente pendant les cours, où les intrigues des camarades nous excitaient. « Où sont le monde », avait balancé un jour un camarade pendant le cours, et toute la classe s'esclaffa. Cela lui valut un sobriquet. Une autre camarade voulut parler des afghans pendant le cours d'histoire, dit ouvertement : « les afghanistans... ». Tous ces moments de détente se rassemblaient dans ma tête comme des séquences d'un film.

Comme la vie estudiantine est inoubliable ! J'étais semblable à ces jeunes écoliers qui, arrivés au faîte de leur parcours primaire, rêvent avec joie d'arborer l'uniforme du collège, pour le plus grand désir de la découverte d'un nouvel univers scolaire et pour la plus grande satisfaction intérieure. Chaque rentrée scolaire est toujours une nouveauté. Et comme toute nouveauté, elle crée des fougues, des peurs, et des doutes... Elle crée des joies et des exaltations indicibles.

Les vacances avaient pris le dernier tournant décisif. Jusque-là, je les trouvais interminables et insupportables, bien que mon petit ami Alain, qui

devait quitter la capitale pour l'arrière pays, venait par moment me chercher pour des virées vespérales. Ainsi, sous le froid brut qui sortait des collines de la ville, nous nous blottissions l'un dans les bras de l'autre, humant dans un parc le doux parfum des fleurs. Et dans ces moments d'évasion, nous vivions en silence le deuil de notre séparation future. Mais contrairement à Caroline, ma copine et camarade, il n'en était pas ainsi. Elle avait eu la veine de décrocher un stage à la commune, ce qui lui permit de mettre ses trois mois de vacances en valeur. J'aurais bien voulu faire comme elle, mais je n'avais personne pour favoriser mon recrutement ; étant entendu que mon capital social ne m'offrait pas de moyen possible. Je n'étais pas la seule à souffrir d'une telle injustice. Et je ne pouvais que me contenter de ma situation d'oisiveté perpétuelle. Elle par contre, souhaitait qu'on reculât encore de quelques semaines la date de la reprise des cours, afin qu'elle comblât ses appétences.

« Si on pouvait encore nous accorder ne serait-ce qu'un mois de vacances, me disait-elle le soir au retour du boulot, éreintée par le labeur, esquissant un sourire pour escamoter toute la fatigue de la journée. J'ai tellement de choses à acheter, et je ne sais même pas si je parviendrai vu mes pauvres trente mille francs, terminait-elle.

- Dis donc, mieux de toi, m'exclamais-je, il faut vraiment avouer que l'argent est bizarre ! Plus tu en as, plus tu en désires. Si tu étais comme nous qui passons

toute la journée à la maison sans rien faire, et sans rien espérer, qu'en dirais-tu ? » Et elle m'énumérait la longue liste de ses achats programmés.

A force de ne rien faire, je devenais flâneuse. Quand je n'étais pas chez une camarade, je déambulais au quartier allant et venant soit dans une boutique, soit dans un bar. Cette oisiveté entraîna des incidences désastreuses sur ma stabilité physique et psychique, me poussa à commettre les fautes les plus exécrables. Je commençai à avoir une santé instable. C'était des fièvres intermittentes, des vomissements inattendus, qui auguraient une gestation. Cependant, les jours se succédaient sans grand encombre comme la succession des saisons qui n'est qu'une répétition sans cesse des mêmes choses. Aussi la monotonie n'étant point l'apanage de la jeunesse, je me délectais à me nourrir des rêves insensés, et à feuilleter comme un livre d'image un passé riche en souvenirs. J'éprouvais une gêne inouïe en restant à la maison sans grande préoccupation, j'avais la nostalgie de l'école. C'était d'ailleurs mon seul désir implacable. Aussi me sentais-je de plus en plus éreintée, chose qui ne s'était jamais produite auparavant.

Une semaine avant le début des cours, j'avais arrangé avec soin mon cartable. Mes vieux cahiers jalousement gardés, faute des neufs, étaient empilés dans mon sac de classe. Ma vieille tenue scolaire, malgré son état délavé et rapiécé par endroit, était aussi bien repassée. Ma tête n'était pas en reste.

J'attendais inlassablement le fameux huit septembre.

« Seuls l'amour et l'amitié comblent la solitude de nos jours. L'amour n'est pas le droit de chacun de nous c'est un combat de tous les jours... » Cette phrase, depuis que je l'avais lue dans un livre me revenait régulièrement dans la tête. « L'amour n'est pas le droit de chacun de nous... » Mais il est un amour qu'on n'obtient pas au terme d'un combat, car il est naturel. Il s'agit de l'amour maternel. Tout homme qui en est privé, ressent un grand vide en lui. Peu importe son âge, l'homme demeure l'enfant de celle qui l'a mis au monde. L'absence de celle-ci laisse des marques indélébiles dans sa conscience. Ôtez-lui cet amour, il meurt de chagrin.

Ma tendre jeunesse fut un épisode rude. Je me souviens cette époque qui avait précédé mon adolescence, et qui avait marqué ma mémoire à jamais. Issue d'une famille recomposée, j'étais la première fille de l'union entre Markus et Jeanne Evongo. A ma naissance, on me nomma Mitsah Evongo Marie Louise, nom qui me venait de ma grand-mère maternelle. La nature cruelle m'avait arraché ma mère aux premières lueurs de ma vie, alors que je n'avais que quatre ans, et qu'elle venait d'accoucher mon petit frère. Ce dernier n'avait à peine que sept mois quand il passa lui aussi de vie à trépas. L'absence de ma mère et le déchirement des relations entre mon père et ma grand-mère qui s'en suivit, me fit subir des épreuves très difficiles. Il me fallait alors supporter les querelles entre mon père et

ma grand-mère, à propos de ma garde. Je ne retiens de ma mère qu'un souvenir flou. Seules les cartes photos que mon père conservait dans un album constituaient les vrais indices de son existence. Je dus être élevée par mon homonyme jusqu'à l'âge de dix ans.

Mon père était presque effacé de ma vie. Cet éternel absent ne trouvait jamais le temps de s'occuper de sa famille. Conducteur de camion, il passait tout son temps au volant de sa voiture. Ses nombreux et interminables voyages ne lui permettaient pas de rester deux jours à la maison. Il rentrait à des heures indues, les jours qu'il rentrait, et repartait au lever du jour. Chaque fois, il nous faisait une nouvelle mère et celle-ci nous abandonnait à son tour sans au revoir, vidant parfois la maison pour se payer ses services. Quand il vint me récupérer chez ma grand-mère, après maintes menaces, je trouvai qu'Yvan était né quatre ans plus tôt. La petite Sandra la dernière de nous trois naquit cinq ans plus tard. C'est ainsi qu'étant l'aînée des deux gamins de mères différentes, je devais parfois me transformer en une jeune mère. J'avais à m'occuper de moi et de mes petits frères, car mon père, s'en souciait moins, et nous abandonnait à nous-mêmes. Nous étions trois petits orphelins qui se battaient pour leur survie face aux difficultés du quotidien. Il m'arrivait souvent de penser que si ma mère n'était pas morte, la vie serait autrement. Peut-être que mon père serait un bon père, un meilleur époux, et que nous serions une famille stable. C'est par cette raison abracadabrante

que j'essayais de justifier l'irresponsabilité de celui-ci.

En effet, chaque acte que l'homme pose dans sa vie s'imprime dans le rouleau mystique de sa conscience. Cette conscience est évidemment sa personne intérieure qui est comme une ombre qui fait partie de lui, qui le suit en même temps qu'il se porte en avant. L'homme dans son évolution recherche la liberté. Etre libre c'est agir volontairement sans contrainte, c'est aussi avoir conscience que notre agir est sans conséquence. Cependant cette liberté quand elle bute sur les droits d'autrui, constitue un obstacle à la plénitude de notre épanouissement. Et c'est en abusant de notre propre liberté que le vice naît. Comme des enfants abandonnés à eux-mêmes, nous menions une vie grivoise entachée de folies et de peccadilles. Je ne sais dans quelle circonstance j'avais été déflorée, car ma vie sexuelle était désordonnée et peu contrôlée. Et cette licence ne fut pas sans conséquences.

Ainsi dans le désordre de ces folâtreries, je me retrouvai enceinte. Quand il fut informé, Alain vitupéra sévèrement contre moi, rejetant le tort sur ma tête, me traitant de jeune fille naïve, incapable de contrôler son cycle menstruel. Il profita du fait qu'il devait changer de ville pour se débarrasser de moi, me laissant dans un cul-de-sac. Me voilà face à un véritable dilemme, qui ne m'offrait qu'une seule possibilité : avorter. Je m'enfermais dans ma chambre et pleurais à chaudes larmes, où Caroline venait souvent me retrouver pour apaiser ma rancœur. La

nouvelle femme de mon père cherchait à s'immiscer dans ma vie pour en savoir d'avantage, mais je lui fermais les portes de mon cœur ; d'autant plus que nos relations n'étaient pas bonnes. Je cherchais seule une solution miracle, et je retombais toujours devant cette incontournable solution : avorter.

Avorter, c'est trucider un être humain quelle que soit la durée ou la nature de la grossesse. Un tel crime ne saurait s'effacer de la mémoire. L'idée de supprimer une vie qui se développait déjà dans mon sein, pesait lourdement sur ma conscience. J'oscillais, et je tergiversais jour et nuit sur l'ultime sentence. Si je me décidais à éliminer cette petite boule de sang qui commençait à battre dans mes entrailles, je n'aurais jamais la paix en moi, et ce, jusqu'à la fin de mes jours. Si je la gardais, mon avenir scolaire était perdu. En plus, sans aucun soutien maternel, et avec un père peu soucieux de sa famille, comment pourrais-je élever seule un enfant ? Je demeurais ainsi perplexe, oscillant entre agir ou ne pas agir. J'étais partagée entre l'amour que je ressentais déjà pour ce fœtus que je portais, et le poids de la responsabilité imminente.